

La fille aux cheveux rouges
Isaure de Saint Pierre
Roman

« Quand on est passé de vie à trépas, on n'a plus rien à craindre de la mort, puisque celle-ci ne s'attaque qu'aux vivants. »
Pierre Dac, Les Pensées

A Cybèle Marchand et à ses cheveux rouges !

Chapitre 1

Sybille acheva d'uniformiser le fond de teint sur son visage qu'elle jugea blêmi et boursouflé. Trop d'alcool, trop de cigarettes, trop de tristesse et d'exaspération à écouter les sempiternels reproches de Cédric, renvoyé une fois de plus de son travail. Une fois de plus chômeur. Son maigre salaire d'auxiliaire de vie ne suffisait pas à faire vivre trois personnes, car leur fille unique, Erica, à tout juste 17 ans, était bien sûr toujours étudiante et toujours à leur charge. Ou plutôt à la sienne, car Eric n'avait pas travaillé assez longtemps, cette fois, dans cette entreprise de transports routiers, pour avoir encore droit au chômage. Son chômeur professionnel commençait à très mal gérer ses relations avec le Pôle Emploi de Pont-Audemer, qui ne lui faisait plus de cadeau, ce que Sybille ne comprenait que trop. Désœuvré, solitaire, mal dans sa peau de raté, se sentant pourtant différent des petits agriculteurs et éleveurs du minuscule village normand de Valleville où ils étaient venus s'enterrer, séduits pas le loyer modique de leur habitation, Eric s'ennuyait dans leur maison de location mal chauffée par l'unique poêle à bois de la grande salle – ils n'avaient plus de quoi refaire le plein de fuel. Alors il buvait. Beaucoup trop et n'importe quoi. En fait, tout ce qui lui tombait sous la main. Sybille, lorsqu'elle se sentait trop désespérée par l'ambiance morose régnant désormais chez eux, buvait aussi, mais seule dans son coin. Ils n'avaient même pas l'ivresse commune...

Erica, qui n'en pouvait plus des éternelles disputes de ses parents, de la gueule de bois de son père et des yeux rouges de sa mère, restait souvent en semaine dormir chez une copine à Caen. Elle suivait des études de puéricultrice et avait hâte de

gagner sa vie et d'échapper à la chape d'ennui pesant sur leur existence aussi monotone qu'étriquée. Sybille la retrouvait le week-end et toutes deux cherchaient alors à fuir la maison et les colères éthyliques de Cédric.

Bon, ce n'était pas le moment de se laisser aller à la mélancolie. Sa vieille petite marquise devait déjà l'attendre, redoutant comme chaque matin de se retrouver seule dans sa trop grande demeure, ses enfants ne venant guère la voir que le week-end. Même si l'un des fils habitait l'ancienne forge de la propriété, à quelques deux cents mètres de chez sa mère, il n'était guère assidu auprès d'elle. Et, pour ne pas se donner mauvaise conscience, il prétendait avec une totale mauvaise foi qu'elle n'avait pas été une bonne mère et ne l'avait jamais aimé. C'était si commode. L'autre fils, habitant la petite ville voisine d'Augeville, ne venait pas beaucoup plus, sa nouvelle compagne ne pouvant souffrir sa fausse belle-mère. L'une des filles était partie s'installer au sud de la France et ne se rendait avec désinvolture auprès de sa vieille mère de 97 printemps que tous les deux mois, l'autre se tapait, avec son fils et le compagnon de ce dernier, la garde durant les trois autres week-ends... Le partage était toujours fort équitable dans les familles, en cas de parent trop âgé et pas assez fortuné pour susciter encore quelque intérêt. Sybille en avait vu plus que son compte, de ces petits vieux délaissés, abandonnés à leur sinistre solitude, surtout s'ils avaient eu la malencontreuse idée de léguer leurs biens de leur vivant...

Sybille chaussa avec décision ses bottes de cow-boy à talonnettes et son long cache-poussière de cuir, ultime cadeau de Cédric, du temps qu'il pensait encore à lui en faire. La campagne normande scintillait gaîment de tous ses givres et mettait des clochettes d'argent aux branches torsées des pommiers claudiquant dans son champ. Par chance, son vieux 4X4 qui n'en pouvait plus consentit à démarrer du premier coup. Elle aurait pu gagner à pied l'orangerie rose datant du

XVII^e siècle où logeait *sa* marquise, distante d'à peine un kilomètre de chez elle, mais avec ses talons et le chemin glissant de givre, sa démarche pas trop assurée après une cuite mémorable, mieux valait n'y pas songer.

Elle engagea son lourd véhicule dans l'allée creusée de nids de poule que personne ne se résignait à faire combler, faute de moyens. Le parc aussi prenait un air triste de circonstance, en ce petit matin de février. Mais dès que le soleil parut, tout s'illumina d'un seul coup et les prés enserrant l'orangerie prirent une majesté nouvelle, parés de tout ce blanc très pur et si brillant.

Une plaque de givre plus traîtresse que les autres manqua de la faire déraper vers les quatre tilleuls tricentenaires montant encore fièrement la garde devant la maison, reste de l'ancienne allée d'honneur menant au château. Sybille redressa le cap de justesse en pestant, sentant bien qu'elle n'avait pas les idées très claires et qu'un mal de tête insidieux ne tarderait pas à faire son apparition pour lui marteler durement le crâne.

Elle jeta un bref coup d'œil à son rétroviseur pour vérifier sa coiffure, se disant avec quelque amusement que sa marquise, ce matin-là aussi, ne manquerait pas de critiquer ses cheveux, aussi rouges que ceux d'un Apache, prétendait-elle, mais Sybille doutait qu'elle eût jamais vu un quelconque Indien de cette tribu. Elle se dit à nouveau que le défunt marquis, mort voici tout de même une bonne trentaine d'années, devait être un personnage un peu bizarre pour avoir délibérément détruit son propre château. *Sa* marquise prétendait qu'il s'agissait d'une fort laide construction datant de la Belle Epoque, au goût architectural désastreux, après que la Révolution avait brûlé leur antique demeure datant du Siècle des Lumières. Et Sybille soupçonnait cette dernière d'être à l'origine de cette plus récente destruction, après avoir jugé une fois pour toutes qu'on n'avait rien fait de bien, en matière d'architecture ou de style, après le Directoire.

Ce simple geste de coquetterie suffit à lui faire perdre le contrôle de son véhicule, qui vira insidieusement vers un massif d'hortensias qu'il traversa sans le moindre respect pour les anciennes plantations de *sa* marquise, avant d'achever sa course dans la barrière de ciment ceinturant un pré où paissaient quelques bœufs qui n'étaient hélas plus normands – quotas européens obligeant.

La barrière de ciment résista vaillamment quelques instants avant de céder dans un craquement inquiétant. Il y eut un ultime choc, un froissement de tôles alarmant et le 4x4 s'immobilisa enfin, au grand étonnement des bœufs qui avaient l'air de trouver qu'un véhicule dans leur mangeoire, ce n'était guère approprié.

– Et merde, dit-elle d'un ton rogue.

On prétendrait encore qu'elle avait trop bu, ce qui n'était pas faux. L'engin s'était encastré dans la barrière de ciment. Aucune marche arrière ne put le convaincre de quitter sa nouvelle copine. Renonçant à le dégager, elle s'en extirpa avec difficulté, un peu sonnée tout de même. Et maintenant, par sa faute, elle n'avait plus de voiture pour continuer ses visites à ses autres petits vieux. Il lui faudrait, une fois encore, demander à *sa* marquise de lui prêter la vieille Peugeot qu'elle ne conduisait évidemment plus. Il lui faudrait surtout prier Cédric de dégager le 4X4 avec sa camionnette déglinguée et se faire engueuler d'importance.

– On dirait vraiment que tu cherches les ennuis, comme si t'en avais pas assez comme ça, ma vieille, marmonna-t-elle à mi-voix, mécontente d'elle-même et de la vie en général.

Au bruit, Momo, un sculpteur rêveur louant la petite maison jouxtant l'orangerie, entrouvrit frileusement sa porte, contempla les dégâts et lui lança sans conviction :

– T'as besoin d'un coup de main ?

– Ça ira, merci, Cédric viendra remorquer le 4X4 et j'emprunterai sa bagnole à *ma* marquise.

– Pas de bobo, au moins ?

– Non, non, ça va.

Momo était un charmant quadragénaire qui la draguait à l'occasion, mais qui avait deux mains gauches pour tout ce qui ne concernait pas sa sculpture. Mieux valait donc éviter prudemment son aide !

Déjà, la chienne Junon, alertée par tout ce bruit, jappait furieusement à la porte. C'était un être hybride, mais beau, tenant du labrador et de l'épagneul, d'une rousseur d'automne, avec de merveilleux yeux d'or adorateurs. Si humains. Bien plus beaux que ceux des humains, en fait. Par bonheur, elle s'entendait bien avec Osiris, le chat de Momo, qui en faisait ce qu'il voulait, n'hésitant pas à la rabrouer si elle se montrait importune, même si elle était trois fois plus grosse que lui.

Sybille ouvrit à la chienne, lui tapotant affectueusement la tête au passage, puis la laissant filer dans la cour et rejoindre Osiris, qui se crut obligé de cracher par habitude plutôt que par réelle conviction. Elle pénétra à son tour dans la vaste cuisine bien équipée, y sema son habituel désordre, sortit des placards ce qui était nécessaire au petit-déjeuner de *sa* marquise, thé, toast, pruneaux pour la digestion, jus d'orange et marmelade, puis elle fila au premier étage, où se trouvait l'immense chambre mansardée de sa patiente.

Ses enfants lui avaient installé un lit de secours dans l'ancien bureau de son mari où elle passait le plus clair de son temps à lire indéfiniment les mêmes livres, car elle n'avait plus la moindre mémoire, mais elle préférait la chambre où elle avait ses habitudes, parvenant péniblement à s'y hisser chaque jour, ce qui avait du moins le mérite de lui faire prendre quelque exercice.

– Merde et remerde, je suis en retard, constata Sybille en consultant la pendule murale de la cuisine. Elle aura donc fait pipi au lit et j'en serai quitte pour changer les draps et faire un lavage en machine...

Elle gravit le petit escalier tournant, frappa à la porte et entra dans la vaste pièce tapissée d'une perse bleue et ornée d'un mobilier Louis-XVI – ces détails, Sybille les tenait de sa marquise, car elle n'y connaissait rien en matière de style. Et s'en foutait. Comme tous les jours, une voix ensommeillée lui demanda :

– Qui es-ce ?

Et comme tous les jours aussi, elle répondit d'un ton à la gaîté entraînante :

– C'est moi, Sybille. Vous savez bien, votre auxiliaire de vie, la fille aux cheveux rouges, quoi !

– Ah, Sybille. Je suis fatiguée, je n'ai pas envie de me lever maintenant.

– Mais si, mais si. Vous allez vous doucher, vous laver, vous habiller et descendre prendre vos médicaments et votre petit-déjeuner.

– Je vous dis que je ne veux pas me lever maintenant, vous êtes sourde ou quoi ?

– Et vous, vous n'êtes pas gentille avec moi, mais vous allez tout de même vous lever et faire ce que je dis ou vos enfants ne seront pas contents.

– Oh, mes enfants, pour ce que je les vois...

Ce n'était pas faux, mais si elle se laissait démonter par ce genre de problème, on n'en sortirait jamais. Ce qu'il fallait, avec sa cohorte de petits vieux, c'était se montrer toujours patiente et dynamique, d'une éternelle bonne humeur en dépit des vacheries parfois assénées méchamment. Vieillir n'avait rien de bien drôle quand, à la déchéance physique, s'alliait le plus souvent une épouvantable solitude. Sybille se mettait aisément à leur place, ressentant leurs peines et leur désenchantement. A force d'empathie, elle souffrait même pour eux. Bien sûr, elle devrait mieux se blinder et se dire que, oui, chacun sa merde. C'était plus fort qu'elle, Sybille ne le pouvait tout simplement pas, ressentant jusque dans sa chair

chaque nouvelle désillusion, chaque nouvelle perte d'une parcelle d'autonomie. Une telle dépendance la navrait...

Elle ne devait pourtant pas s'appesantir trop longuement sur les souffrances des uns et des autres, car sa journée restait savamment minutée. Immuablement, elle prenait soin de six petits vieux, trouvant sans mal à remplacer ceux qu'elle venait de perdre, auxquels elle continuerait cependant de penser dans le secret de son cœur trop vaste.

Les maisons de retraite du voisinage affichaient toutes complet. Le personnel trop peu nombreux et les locaux le plus souvent vétustes et surtout les prix prohibitifs n'incitaient guère les familles à leur confier leurs petits vieux. Les auxiliaires de vie n'étant pas légion dans ce milieu rural, Sybille avait sa renommée à la ronde et ne manquait pas de travail. Elle devait même refuser bien des offres, se limitant à six patients en même temps, plaçant les autres sur liste d'attente. Elle ne pouvait s'en empêcher, elle souffrait à chaque nouvelle perte, même si elle adoptait aussitôt la ou le nouveau venu, faisant siennes son histoire et ses déficiences physiques.

Le drap était bien entendu trempé, ainsi que les protections et la chemise de nuit. Elle refit vite le lit, forma un tas du linge à laver, prit dans la penderie de sa patiente un nouveau pantalon, un col roulé et un gros pull irlandais à torsades, la vieille dame étant frileuse. Puis elle fila dans la salle de bain. Cette pièce avait été récemment transformée. On avait enlevé une baignoire désormais inutile et on l'avait remplacée par une douche à l'italienne où la vieille dame ne risquait pas de glisser en escaladant le rebord du bac. D'ailleurs, elle prenait sa douche assise sur un tabouret aux pieds anti dérapant. Sybille lui remettait le pommeau sitôt qu'elle avait constaté la bonne température de l'eau, puis la vieille dame effectuait seule sa toilette – elle y tenait –, mais Sybille l'aidait pour se laver les cheveux. Ensuite, elle

s'habillait, seule aussi, avec les vêtements qu'elle lui avait choisis. A 97 ans, ce n'était pas si mal.

Il fallait, bien entendu, veiller à ce qu'elle eût bien enfilé sa protection, brossé ses dents, mis son dentier et ses appareils auditifs avec des gestes un peu tremblants et extrêmement lents – ah, la lenteur des vieux... Après, elle descendait sans aide son petit escalier tournant, assez étroit pour que le mur pût servir d'appui d'un côté, s'aidant de l'autre de sa canne anglaise.

Une fois sa patiente parvenue au rez-de-chaussée, Sybille devait le plus souvent lui rappeler qu'elle l'attendait dans la cuisine pour lui servir son petit-déjeuner. Si sa marquise avait été seule, elle n'y aurait pas pensé, non plus qu'à ses médicaments. Au début, il avait été difficile de la convaincre de ne pas mettre en route des plaques chauffantes ou un four qu'elle ne pensait pas à éteindre. De même, il avait fallu cacher les clefs de la vieille Peugeot qu'elle ne pouvait bien sûr plus conduire depuis des années. Il fallait aussi cacher les médicaments, sinon elle absorbait le contenu du semainier établi par les infirmières passant chaque soir en une seule prise...

De même, il avait été urgent de dissimuler le sac des granulés de Junon pour éviter à la vieille dame de lui en offrir une poignée chaque fois qu'elle passait devant. La chienne était cardiaque et soumise à un strict régime que la vieille dame ignorait avec une cruelle désinvolture, continuant en douce à lui offrir croûtes de fromage, confiture ou chocolat occasionnant au pauvre et vorace animal de douloureuses crises d'angine de poitrine. Comme la vieille dame se cachait pour ce faire, Sybille avait beaucoup de peine à croire à sa bonne foi, mais enfin, c'était ainsi...

Tapie derrière la porte, Junon émettait d'ailleurs de petits gémissements très convaincants pour inciter sa maîtresse à la faire revenir au chaud et, qui sait, à lui offrir un peu de sa

tartine si elle parvenait à tromper la vigilance de Sybille. Alors venait la cohorte des immuables questions, si répétitives qu'elles auraient pu lasser la patience d'un saint, mais pas celle de Sybille.

- Quel jour sommes-nous ?
- Quel mois ?
- Qui se trouve chez moi ?
- Qui va venir aujourd'hui ?

Puis elle récitait péniblement les noms de ses quatre enfants, Isabelle, l'aînée, puis Guy, qui habitait donc la vieille forge avec sa compagne, mais venait chichement la voir, Antoine, vivant à douze kilomètres de là avec une nouvelle compagne exécrant la vieille marquise pour des raisons connues d'elle seule et rationnant donc les visites de son compagnon *au château*, comme on continuait à nommer le domaine, même s'il n'y avait plus de château depuis près d'un demi-siècle, puis Sally, la petite jeunette de cinquante ans prudemment partie s'exiler dans les Pyrénées pour fuir le plus possible les corvées familiales. Comme toujours, la vieille dame s'énervait lorsque Sybille lui faisait remarquer qu'Emmanuel, l'unique fils d'Isabelle qui avait pris bien malgré lui la responsabilité de la gestion du domaine, personne ne faisant rien en ce sens et tout partant à vau l'eau, n'était pas son fils, mais son petit-fils.

– C'est ça, dites que je ne suis qu'une vieille gâteuse, pendant que vous y êtes !

– Je n'ai jamais dit ça, madame, mais je rectifie vos erreurs lorsque vous vous trompez. Le docteur Bernard, qui vous soigne et vient vous voir une fois par mois, me l'a bien recommandé, ainsi que les infirmières.

– Si tout le monde se ligue contre moi, je préfère me taire.

– Venez à présent vous installer dans le bureau, je vous donne votre livre, vos lunettes et une carafe d'eau.

Le bureau était celui du défunt marquis, historien de quelque renom, *sa* marquise n'ayant comme de juste jamais travaillé ! Sybille se demandait parfois avec amusement si cette femme, qui avait toujours été servie, jouissant d'une vie confortable et plutôt facile jusqu'à la mort de son mari, quelques trente ans plus tôt, avait jamais utilisé un aspirateur ou un fer à repasser. Ce n'était pas du tout certain, mais il ne servait à rien de lui poser la question, *sa* marquise embrouillant ses souvenirs presque autant que son présent. Le livre était toujours le même, *Une histoire de France* de Paul Guth, que la vieille dame lisait et relisait sans jamais se souvenir de rien, mais ça passait le temps...

L'une de ses principales préoccupations était de faire avec Sybille l'état de ses propres biens, car la marquise aimait beaucoup à posséder. Et les questions fusaient, sans d'ailleurs attendre la réponse, que Sybille ignorait avec une belle indifférence :

– Et la ferme de la Porte Bleue, elle m'appartient toujours ?

– Et celle des Ormeaux ? Et j'ai toujours le Bois aux Pins ? Et Manu a bien vérifié que les loyers du four à pain, du cottage et de la chaumière ont été payés ?

Tout en aidant la vieille dame à s'installer dans son confortable fauteuil à oreilles et en l'emmitouflant dans ses deux plaids, un gris et un rose, Sybille disait d'un ton las :

– Mais non, il y a belle lurette que tout ça a été vendu ou donné à vos enfants. D'ailleurs, la propriété leur appartient, vous n'en avez que l'usufruit – elle répétait ce qu'elle avait entendu maintes fois Isabelle tenter d'expliquer à sa mère. Mais votre fille a fait restaurer le four à pain et vous y avez de gentils locataires dont le loyer est directement versé à votre banque. Il faut que je me sauve, je reviens pour votre déjeuner !

– Si vous n’êtes pas plus aimable et ne voulez pas me parler, inutile de revenir.

Et la vieille dame affectait de se replonger dans la lecture du livre qu’elle avait bien parcouru plus de dix fois, mais qui lui semblait toujours aussi neuf. Privilège de l’âge.

– Ne soyez pas méchante avec moi, madame, dit Sybille, les larmes aux yeux. Quand vous êtes ainsi, je ne vous crois pas...

Et elle s’enfuit pour penser d’autres bobos, réels ou inventés, d’autres misères morales, bien vraies celles-là...

Olivier Vernet et son coéquipier Antoine Bérans venaient d’être désignés par leur supérieur, le commandant Marcus, de la brigade d’Honfleur, pour se rendre dans une ancienne ferme du petit village de Gonneville, en plein pays d’Auge, maintenant habitée par un naturopathe qui avait été victime d’un curieux cambriolage. Tandis qu’ils roulaient dans leur Peugeot banalisée, au moteur dûment gonflé par les soins d’Olivier, qui aimait la vitesse, celui-ci soupira :

– Un peu marre des éternels voleurs de poules. J’aimerais enfin un joli petit meurtre.

– Comme celui de ta chère châtelaine d’Incarville (1), peut-être ?

– Non, celle-là, je l’aimais bien.

– Ou bien notre quatre derniers homicides honfleurais, pour lesquels nous n’avons hélas rien pu prouver (2) ?

– Oui, ce fut un bel échec... Au fait, qu’est-ce que c’est qu’un naturopathe ?

– La naturopathie est une médecine douce qui regroupe pas mal de choses, il y a même maintenant un diplôme européen.

(1) Voir une précédente enquête, *La mort Renaissance*.

(2) Voir *Janus*.

– Des choses comme quoi ?

– Oh, ça va te faire marrer, Olivier, je te connais. Disons étude de l'hygiène vitale, diététique et nutrition, aromathérapie et phytothérapie, anatomie et physiologie, biothérapie.

– Toutes les médecines douces bidons, quoi ! Et pourquoi pas des cours de chamanisme, pendant qu'on y est ?

– Ça existe, t'en fais pas, même si c'est une aberration. Il y a quelques cinglés qui s'imaginent être des gourous africains et font absorber à leurs disciples des racines d'iboga, un puissant hallucinogène. On se prend alors pour son animal totem. Je t'accorde que c'est du grand n'importe quoi. En plus, on passe la majorité de la séance à se vomir sur les pieds...

– Beurk, mais j'aurais pensé que tu adorerais ça, Antoine, avec ta manie d'expérimenter, de préférence sur mon humble personne, les bienfaits ou méfaits des mixtures à base de plantes que tu t'obstines à me concocter.

Antoine eut son drôle de petit rire rentré. Olivier conduisait sec et leur moteur trafiqué permettait à leur engin d'avalier dans un bruit réconfortant côtes et descentes de ce coin de Normandie puissamment vallonné. Olivier et Antoine avaient grandi ensemble, fait leurs études ensemble, commis ensemble leurs premiers délits et décidé d'un commun accord d'entrer dans la gendarmerie pour enfin tourner le dos à l'univers sans grand horizon des mauvais garçons. Olivier, orphelin de bonne heure, avait été recueilli par les parents d'Antoine qui l'avaient élevé comme leur fils, mais sans tendresse superflue. A 32 ans, grand et bien foutu, avec une peau toujours hâlée, une tignasse en pétard et des yeux très sombres, il plaisait aux femmes et en profitait avec désinvolture. Moins expansif que lui, plus petit et plus râblé, des cheveux blonds toujours trop longs au gré de leur commandant, Antoine avait plutôt des airs de Christ blond.

Tous deux avaient obtenu de résider hors des appartements de fonction de la gendarmerie, plutôt réservés aux familles et louaient un duplex dont Antoine occupait l'étage inférieur et Olivier le haut, tout en partageant cuisine et salon, dans les immeubles récents et sans grâce jouxtant le nouveau bassin d'Honfleur.

– Je n'ai pas lu les infos de la brigade, avoua Olivier, toujours aussi décontracté quant à la bureaucratie. Qu'est-ce que ce cambriolage a de bizarre, à part le métier du mec, un certain Will Saint-André, c'est ça ?

Antoine poussa un profond soupir. Souvent la légèreté de son équipier l'exaspérait et il se contenta d'une réponse aussi brève que peu explicite.

– Tu verras sur place. D'ailleurs, on arrive. Il habite l'ancien presbytère.

Dans ce coin de Normandie, écoles, gares, anciens commerces ou presbytères étaient le plus souvent loués par la commune, faute de servir encore. La désertification des campagnes allait bon train là aussi, quand les quotas européens défavorisaient les agriculteurs français et que les tracasseries administratives et le coût des impôts décourageaient les nouveaux patrons de start-up de s'installer chez nous.

Ils se garèrent devant un petit jardin tondu de près mais curieusement dépourvu de fleurs. D'anciennes bordures de buis délimitaient des parterres seulement occupés par du gazon. Le presbytère, grande bâtisse de briques roses datant du XVII^e siècle, comme souvent dans ce coin de Normandie, aussi vaste qu'élégant, évoquait les temps lointains où il existait un curé par paroisse, que l'on logeait avec un certain faste. Les mœurs avaient bien changé !

Une allée de dalles blanches ourlées de mousse conduisait à une porte de chêne ouvragé. Un gros matou roux leur fila entre les jambes et manqua de faire trébucher Antoine, toujours un peu rêveur. Il y avait une antique cloche à

actionner à la main et Olivier s’y employa avec vigueur. On leur ouvrit enfin. Ils virent paraître une grosse femme rousse aux cheveux raides, à la frange lui tombant presque sur les yeux, affublée d’un pantalon rouge bien trop moulant et d’un T-shirt de même teinte et de même acabit.

– M. Will Saint-André a signalé un cambriolage à la gendarmerie d’Honfleur et nous voilà, annonça Olivier en exhibant sa carte. Lieutenant Olivier Vernet mon équipier, lieutenant Antoine Bérans. Vous êtes Mme Saint-André ?

– Non, je suis sa compagne et son assistante, Clarence Béru. Will termine son cours dans cinq minutes. Si vous voulez bien attendre au salon.

– Nous préférierions y assister, histoire de nous faire une idée de son travail, dit Antoine avec décision. Montrez-nous le chemin.

– Mais... Je ne sais pas... Ce n’est pas possible...

– Montrez-nous le chemin, répéta-t-il fermement.

La grosse rousse, désemparée, ne put qu’obtempérer.

Dans une vaste pièce dépouillée, munie de panneaux de bois coulissants, à la japonaise, de tatamis et d’un petit autel surmonté d’une peinture représentant probablement l’astre solaire ou la lumière, une douzaine de personnes des deux sexes, de tout âge, en kimonos blancs, répétaient les mouvements du maître, Will Saint-André en l’occurrence, lui-même vêtu d’un strict kimono noir.

– Que font-ils ? murmura Olivier à l’oreille de la grosse rousse.

– Ils tentent d’absorber le *ki* de l’univers, l’énergie universelle, si vous préférez, selon les règles de l’Usui Tématé ou le toucher de M. Usui.

– Ben voyons. Et ça coûte combien, ce genre de séance ?
Ulcérée, la grosse rousse ne répondit rien.

Debout, faces tournées vers le plafond, paumes offertes, les novices répétaient les gestes enveloppants du maître qui

semblait tenir en ses mains quelque chose d'infiniment fragile et précieux. Le *ki*. L'énergie universelle. Puis le maître se retourna, salua ses élèves, qui se prosternèrent à leur tour, bien plus profondément qu'il ne l'avait fait, et filèrent vers les vestiaires par le panneau coulissant entrouvert par Clarence, qui leur emboîta le pas.

Olivier et Antoine se présentèrent au maître, qui les entraîna vers le salon. Là encore, le décor demeurait résolument japonais, quoique moins dépouillé que dans la salle. Meubles en laque rouge, *tangkas* de papier de riz aux murs, tables basses, bouquets tristement dépouillés sur des étagères. Le maître s'assit sur ses talons. Par bonheur, il y avait aussi deux fauteuils clubs dans lesquels les gendarmes se laissèrent tomber avec soulagement. Will Saint-André claqua dans ses mains et Clarence parut aussitôt.

– Tu nous sers à boire, ma chérie ? Un petit calva ?

Ils acceptèrent, soulagés de n'avoir pas à subir l'interminable cérémonie du thé. En outre, Olivier détestait le thé vert dont le gavait souvent Antoine, pour lui l'idéal remède à tous les maux, en particulier à une solide gueule de bois.

– Alors, ce cambriolage ? demanda Antoine.

– Plutôt bizarre, expliqua Saint-André en soupirant, ce qui fit tressauter sa confortable bedaine dans le kimono noir.

Olivier l'observa mieux. La soixantaine replète, un crâne chauve et luisant de vieux bonze, des lèvres minces et sévères, de petits yeux gris au fond desquels il discerna un air de tranquille méchanceté qui l'étonna.

– On s'est manifestement introduit chez moi par le soupirail de la cave, expliqua-t-il. Nous étions partis déjeuner au restaurant, à la ferme Saint-Siméon, pour fêter l'anniversaire de ma compagne...

– Bigre, ça rapporte, la naturopathie, ne put s'empêcher de faire remarquer Olivier avec un petit sifflement approbateur. Que vous a-t-on dérobé ?

– Une vingtaine de mes meilleures bouteilles, de vieilles armes héritées de mon père et datant de la dernière guerre...

– Déclarées, les armes ?

– Je n'en sais rien. On m'a encore pris de l'argent liquide, dans les 3000 E, les bijoux de Clarence et tous les papiers concernant mon divorce en cours, ce qui me fait penser qu'il doit s'agir de mon ex.

– Votre future ex, l'interrompt Antoine, puisque vous venez de dire que vous n'étiez toujours pas divorcé. Il y a longtemps que votre divorce est en cours ?

– Bientôt quinze ans, je sais, ça peut paraître long, mais ma... femme se plait à faire durer les choses.

– Quel serait son intérêt ? demanda Olivier.

– Elle est tellement imprévisible et dangereuse, disons même psychotique, qu'elle risque bel et bien l'internement. Pour son bien, évidemment... En fait, elle est bipolaire, mais refuse de se soigner.

– Evidemment, dit Antoine en écho, exaspéré par la suffisance du personnage. Bon, montrez-nous cette cave, les lieux où se trouvaient les diverses choses dérobées.

Clarence revenait avec verres et flacon de calvados. Elle servit ses hôtes, puis Will et elle-même et les gendarmes, même s'ils n'étaient pas censés boire en service, furent soulagés de cette diversion.

Sybille devait enchaîner vite ses visites à ses six patients, tout étant une question de planning, car ses petits vieux s'affolaient au moindre retard. Tous ne demandant pas les mêmes soins et les distances à parcourir n'étant guère importantes, elle y parvenait sans trop de mal, *sa* marquise étant celle chez laquelle elle passait le plus de temps, puisqu'elle allait chez elle trois fois par jours. Elle avait ainsi deux autres patients à voir le matin, *sa* marquise et l'un des deux autres à l'heure du déjeuner, trois différents le soir. Elle

s'occupait principalement de la toilette et de l'habillement des uns et des autres, de leur faire prendre leurs médicaments, des soins courants tels que pansements ou piqûres, des repas de certains, des douches du soir pour ceux qui n'en avaient pas eu le matin, de faire effectuer des petites promenades à d'autres. C'était elle aussi qui alertait les familles, le médecin ou les infirmières du canton s'il se posait un problème particulier. Dans le cas de sa marquise, elle nourrissait aussi sa chienne. Elle se chargeait parfois des courses de certains ou même de les mener chez un docteur ou un autre s'il n'y avait pas de solutions de rechange. Tout, pour elle, restait une pure question de bonne programmation.

Le second sur sa liste du matin était Simon Well, un vieil et charmant ambassadeur, grand spécialiste du Moyen Orient et de la langue arabe, qui avait connu son heure de gloire au Liban, puis en Syrie, bien avant les sanglants événements ayant déchiré les deux pays. Il suivait avec attention l'actualité les concernant, qui le désolait. Un bout de son âme était demeuré dans l'oasis de Palmyre et ses ruines grandioses contre lesquelles s'acharnaient stupidement les djihadistes sans avoir rien compris au rêve de grandeur de la reine Zénobie. Une autre parcelle de son âme habitait sans doute l'altière forteresse d'Alep et ses souks tricentenaires, les plus beaux d'Orient, disait-on, mais c'était avant... Avant ces luttes fratricides, ces bombardements, ces tortures, ces exécutions... Avant la découverte par Amnesty International de l'abattoir humain de la prison de Saydnaya, au nord de Damas, où treize mille opposants au régiment avaient été torturés et pendus en série sans vrai jugement, sur les ordres de Bachar al-Assad...

Ce qui lui restait d'âme s'était installé vaille que vaille dans la vieille abbaye de Grestain. Là aurait été enterrés, dit la légende, la mère du Conquérant, la belle Erlève, son époux Erluin de Conteville, atteint d'une maladie de peau que guérèrent les eaux de l'abbaye, son fils Robert et l'épouse de

ce dernier, Mathilde de Montgomery. Une source sainte, en forme de croix, en faisait autrefois un lieu de pèlerinage réputé. La Révolution avait détruit les vieilles pierres et interdit les pèlerinages, un marchand de biens avait parachevé l'œuvre de destruction, mais Simon et sa femme avaient eu un coup de cœur pour le domaine ou ce qu'il en restait, qui était alors à vendre.

Ils avaient rénové l'ancien logis abbatial sous lequel ils avaient mis à jour une crypte et ses tombeaux datant du XI^e siècle, restauré une belle grange et un bout de chapelle, consolidé le reste des ruines. C'était un domaine enchanteur donnant sur la Seine et ses débords, cerné de hauts murs, délicieusement arrosé par les eaux vives de la source qui avait guéri Erluin et pansait l'âme malmenée du vieil ambassadeur devenu veuf. Sybille adorait l'érudition du vieil homme, même s'il se croyait plus souvent dans l'oasis de Palmyre encore préservée plutôt qu'au sein du bocage normand.

Sa troisième patiente du matin, France Istro, atteinte d'une maladie dégénérative du cerveau que le corps médical se gardait bien de nommer, assistait, impuissante et désolée, à la lente dégradation de toute sa personne. Ce n'était pas seulement son cerveau, le plus souvent battant la campagne, qui était atteint et lui faisait perdre toute mémoire, comme l'attestaient les innombrables post-it collés sur tous les placards de la maison pour afficher leur contenance, mais aussi son autonomie corporelle. Déjà, elle ne pouvait plus rien saisir tant ses mains devenaient imprécises. Elle s'acharnait encore à faire quelques pas, appuyée à une canne, tout en sachant que, bientôt, cela aussi lui deviendrait impossible.

Sa fille unique, vivant et travaillant à Paris, tentait de maintenir coûte que coûte France dans cette chaumine de pêcheur qu'elle avait achetée et arrangée dix ans plus tôt et qu'elle adorait, tout en sachant que, lorsque sa mère serait devenue grabataire, ce ne serait plus possible. La maison de